

Pour paraître le 28 Mai

# Le Gaulois

AGRANDI ET TRANSFORMÉ

Le plus grand journal du matin

LA REVANCHE

DE

## "TANNHÄUSER"

L'immense succès, la triomphante revanche qui attend sûrement cette reprise si attendue d'un chef-d'œuvre éternellement jeune, passionné et charmant, s'explique par plusieurs raisons d'une clarté ingénue, d'une évidence tellement incontestable qu'on serait tenté de les nier ou de les méconnaître — c'est pourquoi je me permettrai de les rappeler brièvement à nos lecteurs, avant d'analyser les incomparables beautés littéraires et philosophiques du drame de Wagner.

Et tout d'abord, si cette partition sifflée autrefois doit plaire au public parisien d'aujourd'hui, c'est que notre conception du drame lyrique, notre manière d'en envisager le but, les tendances esthétiques et l'unité de composition ont subi lentement une transformation presque complète ; peu à peu, les idées géniales de Richard Wagner, qui fut à la fois le plus grand poète, le plus grand musicien et peut-être le plus profond penseur du siècle, se sont imposées à l'attention et à l'assentiment du public, même du public mondain, beaucoup moins frivole et illettré qu'on ne le prétend.

Cette synthèse de tous les arts — de la musique, qui exprime les vérités premières, le fond de la nature et de la vie, l'essence de l'âme, l'esprit inconscient de la vie universelle ; de la poésie, qui fait revivre les caractères, les sentiments précis et les passions concrètes, et du drame, qui doit achever l'union du poème lyrique et de l'illustration musicale, où palpète en un langage divin ce que les paroles humaines ne peuvent exprimer — cette synthèse, rêvée par Wagner, nous l'avons vue réalisée en partie dans ses chefs-d'œuvre, qui, bouleversant toute l'esthétique du théâtre moderne, la renouvelant de fond en comble, lui assurent un avenir merveilleux de développement et de vitalité.

Nous l'avons déjà admirée dans *Lohengrin* et dans la *Walkyrie*, elle s'affirme, selon moi, avec plus de puissance, de netteté et de génie, dans cet admirable *Tannhäuser*, où l'unité du poème et de la musique est si profonde, si invincible que même dans les chefs-d'œuvre de sa maturité, même dans *Siegfried* qui est peut-être sa partition la plus puissante et la plus géniale, Wagner n'atteindra pas à une homogénéité plus parfaite de création artistique, et que m'importe dès lors l'état encore nébuleux de ses théories, de ses rêveries abstraites, si avec l'intuition sublime du génie, cette esthétique nouvelle, qu'il ne faisait qu'entrevoir, se réalisait déjà dans la toute beauté d'un chef-d'œuvre absolu.

Ce frisson de joie désintéressée, cet oubli des misères et des tristesses d'ici-bas que l'art seul procure, et la vision des idées platoniciennes qui est son but ultime et secret, et que l'art divin et mystérieux de la musique atteint plus invinciblement que toute autre joie esthétique que glacent souvent surtout dans l'âme des auditeurs peu initiés à l'esthétique de Wagner les parties abstraites de ses dernières œuvres, nulle partition n'en procure l'inappréciable bienfait avec autant de largesse et d'irrésistible puissance.

*Tannhäuser* peut et doit avoir des défauts, des lacunes, des imperfections, et M. de Fourcaud, avec son grand talent et son autorité habituelle, vous les signalera demain. Pour ma part, je veux les ignorer, je ne veux que rendre hommage aux incomparables beautés de ce chef-d'œuvre, surtout de cet extraordinaire troisième acte, absolument génial d'un bout à l'autre, depuis la prière d'Elisabeth jusqu'à la dernière note de la partition, car la popularité, la célébrité de ces chants immortels, la romance de l'étoile, le chœur des pèlerins, la réapparition du Venusberg, la faculté magique qu'ils ont gardée d'électriser, d'enthousiasmer la foule d'une émotion collective, d'un frisson d'humanité et de pitié n'en diminuent pas la haute valeur d'art. Cette partition de *Tannhäuser* n'eût-elle que le don, par le sortilège, de sa grâce, de sa richesse, de sa souplesse mélodique, d'enlever le culte du poète à l'accaparement d'une insupportable coterie, de rendre son génie écrasant familier à toute âme sincère, cette partition, que les wagnériens fanatiques affectent de dédaigner, doit nous être particulièrement chère et précieuse.

Le fiancé infidèle d'Elisabeth, l'amant légendaire de la déesse immortelle est bien l'image vivante, idéalisée par le génie créateur d'un incomparable penseur, l'image synthétique de l'humanité entière. Parmi les voluptés du Venusberg, en possession de toutes les joies matérielles, volontairement il aspire à une existence nouvelle, fut-elle pleine d'épreuves, de douleurs et de larmes, mais son Esprit et son Âme, opprimés par la Chair, s'épanouiront pleinement dans la pure lumière de l'Amour idéal, premier acheminement vers l'Amour divin. *Tannhäuser* quittant les délices du monde irreal qu'il illumine la flamme brûlante du Paganisme, aboli et pourtant éternel, pour retrouver la Fiancée oubliée, dont la clémence sera plus forte que la haine, la malédiction et le péché.

*Tannhäuser* maudit, régénéré et sauvé pour avoir cherché et voulu l'Absolu, l'éternelle et inaccessible Vérité, non plus la Vérité partielle d'ici-bas, qui toujours, repose sur une négation, celle de la chair ou celle de l'esprit, mais la Vérité immuable, que l'intelligence divine seule conçoit

et que nous cherchons vainement parmi les ténèbres de l'exil terrestre, la Vérité suprême, que veulent exprimer sans y parvenir toutes les philosophies et toutes les religions, celle qui doit reconcilier la Chair et l'Esprit, l'Âme et la Matière, la Réalité et le Rêve, le Monde d'au-delà et le Monde visible, dont la séparation, l'antagonisme stérile, le dualisme néfaste est la source de toutes souffrances et de toute iniquité. *Tannhäuser* apparaît certainement comme une des plus grandes, des plus impérissables, des plus surprenantes créations du génie humain.

Cette grande Idée de la recherche de l'Absolu, qu'on retrouve dans les chefs-d'œuvre littéraires de toutes les races et de tous les siècles, dans le *Prométhée*, d'Eschyle, comme dans l'*Œdipe à Colonne*, de Sophocle, dans le *Roi Lear* comme dans *Hamlet*, dans la *Vie est un songe*, de Calderon, comme dans le *Faust*, de Goethe, dans le *Don Juan*, de Molière, de Tirso de Molina ou de Grabbe, comme dans l'*Homme qui rit*, d'Hugo, ou le *Balthazar* Clèves de Balzac — voilà les grands noms qu'il faut citer lorsqu'on parle de Wagner, ceux-là seuls furent ses égaux — cette Idée exprimée avec une puissance, une flamme de poésie et de lyrisme, un accent d'inoubliable douleur qu'on ne surpassera pas, cette aspiration fiévreuse vers l'irréalisable et chimérique Perfection, suffirait déjà à immortaliser une œuvre d'art, mais une autre beauté, d'ordre tout moral, d'incomparable hardiesse intellectuelle, vient s'ajouter, pour les agrandir en les ennoblissant, aux merveilles lyriques du plus sublime denouement qu'ait jamais conçu et exécuté un musicien et un poète tragique.

C'est parce qu'il ose concevoir et poursuivre l'Amour absolu, Amour divin et terrestre à la fois, que *Tannhäuser* obtient le pardon de celui dont la Sagesse et la Bonté dédaignent les verdicts humains — et l'Idée de la recherche de l'Absolu vient se résoudre, en cette œuvre vraiment surhumaine, dans l'Idée sublime entre toutes de la Rédemption espérée et promise.

Car ce n'est ni dans la négation de la Chair, ni dans la négation de l'Esprit que l'Absolu tant rêvé se révélera à nos yeux — mais dans leur synthèse désirable et possible, que symbolise avec tant de clarté et de génie l'admirable légende immortalisée par Wagner. Le pécheur condamné par l'Eglise, réprouvé et maudit par le monde d'ici-bas, devient pour nous le représentant idéal d'une humanité future, plus complète, plus heureuse et plus libre — dans le rêve encore impossible de *Tannhäuser*, dans son aspiration soi-disant sacrilège à l'épanouissement de toutes nos facultés de comprendre, de penser et de sentir l'illusion de vivre dans la réconciliation chimérique de la Réalité et de l'Idéal qu'il ne put achever, succombant sous le fardeau de son œuvre prématurée — dans cette chimère, est l'avenir, le salut, la destinée éternelle de notre race encore mercenaire et esclave.

Et aux yeux du mourant qui comprend trop tard qu'il fut dans sa géniale folie plus clairvoyant que les sages dont le verdict l'accable aux yeux de *Tannhäuser* agonisant se dévoilent des perspectives infinies, l'immense horizon des siècles à venir. Cette âme tumultueuse, ardente et sublime dans l'infortune, le crime et l'expiation, que n'ont pu vaincre la cruauté et la haine des hommes et de la destinée, cette âme qui a connu toutes les voluptés, toutes les épreuves et toutes les détresses se trouve désarmée et vaincue par la toute puissance du pardon — le chevalier légendaire meurt sur la tombe d'Elisabeth, pardonné, réconcilié, sauvé — et la pure lumière de la Sagesse chrétienne, de la Doctrine éternelle que le Divin Sauveur révéla au monde racheté vient dissiper le mirage flamboyant, les ombres ardentes du Venusberg achevant dans la splendeur d'une apothéose prophétique cette œuvre sans pareille dans l'histoire de l'art où se retrouvent les éléments les plus contradictoires en apparence de beauté et de grandeur — depuis la beauté païenne du monde antique jusqu'à la noblesse mélancolique du doute moderne et les splendeurs symboliques de l'Espérance chrétienne.

STANISLAS RZEWUSKI

## Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Courses à Vincennes.

Au théâtre national de l'Opéra, première représentation (reprise) du *Tannhäuser*.

LA POLITIQUE

Nous avons été consolé dès hier de la manifestation oratoire à laquelle s'était livré la veille M. Ribot. En effet, nous avons enregistré un magnifique panégyrique de Jeanne d'Arc à Notre-Dame, par le R. P. Gardet. Ce religieux a prouvé, par les travaux et les découvertes de l'École des chartes, que les défaillances amenées par les revers de l'héroïne sont imputables, non pas à l'Eglise, mais à l'opinion générale française. Et il a profité de ces constatations pour démontrer que l'Eglise n'a rien à craindre des triomphes de la science historique, qui toujours et partout détruira les préjugés et les calomnies échafaudés, dans un but facile à comprendre, contre l'idée religieuse.

Le même soir, nos amis, réunis à l'hôtel Continental, s'abreuyaient aux sources les plus pures de l'éloquence royaliste avec les La Rochejaquelein, les Roux-Larcy, les Calla, les de Ramel, les de Bernis. Ils acclamaient le jeune Roi. Ils préféraient à l'organisation des forces royalistes. Ils saluaient parmi eux les groupes nombreux de la jeunesse royaliste qui présentaient leur contingent d'adolescents, aussi dévoués que les vieillards et les hommes mûrs et apportant au parti les séduisantes promesses de l'avenir.

Par conséquent, au ministre de la République apportant le bilan de ce régime qui se traduit par de nouveaux sacrifices imposés à la France après vingt-quatre années de paix, les catholiques ont répondu par le glorieux souvenir de la vierge qui refit la fortune et l'âme du pays, et les royalistes par l'affirmation des principes qui marquèrent la résurrection de ce pays-ci, après avoir abrité son berceau. — J. G.